

## Le figurisme et la « Tradition des Pères »

Lire est une activité ambiguë. Est-ce conformer le plus qu'il est possible sa pensée à la pensée que l'auteur a voulu exprimer ? Est-ce, au contraire, utiliser le livre comme un prétexte, comme le révélateur de ses propres sentiments, de ses propres projets ? Le problème paraît se simplifier, voire disparaître, lorsqu'il s'agit d'un livre sacré. Ici, en effet, de quoi pourrait-il être question, si ce n'est de soumettre son intelligence à une révélation qui sauve dans la mesure où elle est purement et docilement accueillie ? Mais l'alternative s'est seulement déplacée. Car, comment comprendre ce message divin ? Par la voie de l'objectivité, disent les uns, en s'aidant de la philologie, de l'histoire ou de la tradition ; dans la liberté de l'Esprit, répondent les autres, un Esprit qui dépasse infiniment le moi, sans doute, mais de l'intérieur, et qui parle au plus profond du sujet lui-même. D'un côté, c'est l'obéissance à une règle, la conformité à des normes ; de l'autre, c'est l'inspiration, une surnaturelle spontanéité, mais peut-être — qui sait ? — l'aventure. On peut naturellement penser que l'idéal serait d'associer en quelque sorte ces deux extrêmes.

C'est un peu selon cet idéal que Le Maître de Sacy a conçu sa *Sainte Bible traduite en Français avec une explication tirée des SS. Pères et des Auteurs Ecclésiastiques*, dont il publie le premier volume — les Proverbes — en 1673. Le titre qu'il a choisi vaut un programme. Sacy nous explique lui-même comment il l'a réalisé : « On a mis d'abord séparément la traduction de chaque chapitre, afin qu'on la puisse lire toute seule sans y écouter que Dieu qui nous parle. Car les âmes humbles... pourront

quelquefois s'édifier davantage en méditant ainsi la parole de Dieu en elle-même, sans en attendre l'éclaircissement que de son Esprit »<sup>1</sup>.

Les « âmes humbles » sans doute, mais il y a les autres ! Il y a les orgueilleux, les inquiets, les téméraires, tous ceux dont les interprétations nouvelles risquent de compromettre cette pérennité, cette stabilité dans le vrai que l'on attend d'un texte sacré. Dans sa quatrième session, en 1546, le concile de Trente a mis en garde ces *petulantes* — ces indisciplinés — en décrétant que « dans les questions de foi et de morale qui intéressent l'édifice de la doctrine chrétienne, personne ne doit, en s'appuyant sur sa propre sagesse, plier l'Écriture à ses propres interprétations, contre celle qu'a professée et professe notre Sainte Mère l'Église... ou contre l'accord unanime des Pères... »<sup>2</sup>.

Lorsqu'on voulait donner d'un passage des Écritures une interprétation un peu inhabituelle, il était donc prudent de retrouver cette exégèse chez un Père de l'Église. Nous comprenons alors encore mieux l'intensité des recherches patristiques au xvi<sup>e</sup>, au xvii<sup>e</sup> et au début du xviii<sup>e</sup> siècle : on édite les Pères, on étudie leur doctrine, on écrit l'histoire de leur vie et de leurs œuvres, travaux qu'illustrent les grands noms de Denis Petau, des mauristes, de Le Nain de Tillemont et de bien d'autres. On comprend aussi que l'on trouve encore à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, dans une introduction à l'exégèse comme le *Traité méthodique* de Dom Martianay<sup>3</sup>, la théorie des quatre sens de l'Écriture, mise au point par les médiévaux<sup>4</sup>, mais dont les origines lointaines remontent à Origène et à Philon<sup>5</sup>. C'est qu'il était bien nécessaire d'initier à cette exégèse patristique excessivement complexe et subtile, avec sa distinction d'un sens littéral et de plusieurs sens spirituels cachés sous la lettre qu'il fallait décrypter. De ces différents sens spirituels, le principal — l'indispensable — est celui que Martianay nomme *allégorique* selon une terminologie traditionnelle<sup>6</sup>. L'idée centrale de l'exégèse « allégorique » est que l'Ancien Testament est l'image anticipée du Nouveau, sa préfiguration, sa *figure*, et que les promesses temporelles faites à Israël par les prophètes sont les images des biens éternels apportés par le Christ à son Église qui est le nouvel Israël.

1. *Proverbes de Salomon traduits en François, avec une Explication...*, [nouv. éd.], Paris, G. Desprez, 1702, Préface, f. e 6 v<sup>o</sup>.

2. DENZINGER-BANNWART-RAHNER, *Enchiridion Symbolorum*, n<sup>o</sup> 786.

3. J. MARTIANAY, *Traité méthodique ou manière d'expliquer l'Écriture par le secours de trois syntaxes, la Propre, la Figurée, l'Harmonique*, Paris, J.-B. Cusson, 1704, pp. 138-144.

4. Voir H. de LUBAC, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, 4 vol., Paris, 1959-1964.

5. Sur cette tradition exégétique, voir H. de LUBAC, *Histoire et Esprit*, Paris, 1950; H. SAVON, *Saint Ambroise devant l'exégèse de Philon le Juif*, 2 vol., Paris, 1977.

6. C'est ce qu'on appelle souvent aujourd'hui « typologie », tandis que l'« allégorie » consisterait à chercher dans l'Écriture des symboles de réalités psychologiques, morales, cosmologiques. Cette inversion de vocabulaire ne va pas sans inconvénient, et l'on s'en tiendra ici à la terminologie traditionnelle. Voir H. de LUBAC, « Typologie et allégorisme », dans *R.S.R.*, 34, 1947, pp. 180-226.